



LE "LÉON BLOT", SUR LE LAC TCHAD.

Rabah, avec lequel Gentil signe, au nom de la France, un traité d'amitié.

Le protectorat est établi sur le Boguirmi au Sud ; un résident français y est installé et le sultan concourt à l'envoi d'ambassadeurs en France.

Voilà les résultats politiques de la mission Gentil. Ceux géographiques et ethnographiques consistent en une carte complète de Ouada au Tchad, y compris le cours du Gribingui et du Chari ainsi que de leurs nombreux affluents.

Reconnaissance complète du lac Tchad ; observations astronomiques, notes nombreuses sur les habitants, leur langue, leurs mœurs, et documents photographiques très nombreux, etc.

Telle est l'œuvre accomplie par l'enseigne de vaisseau Gentil qui, l'on en conviendra, a bien mérité de la patrie.

\* \* \*

La terrible catastrophe de la "Bourgogne", qui a coûté la vie à tant d'être humains, est encore présente à tout les esprits et l'enquête que vient d'instruire le gouvernement français, fait bonne justice des infamies que les journaux, tant anglais qu'américains, se sont plu à jeter sur les braves survivants de ce naufrage.

La scène que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs, c'est l'aspect qu'offraient, le 5 juillet, les bureaux de la Compagnie Transatlantique à Paris, alors que les parents et les amis des malheureux naufragés de la "Bourgogne" venaient s'informer des êtres chers dont ils espéraient encore, en dehors de toute vraisemblance, apprendre le sauvetage.

\* \* \*

Une nouvelle sensationnelle, ça été l'annonce de la mort du prince de Bismarck, du terrible "chancelier de fer" qui aura connu toutes les popularités, bien différentes toute fois, qu'il s'agisse de l'un ou de l'autre côté du Rhin.

Le chancelier allemand était bien "de fer", au moral comme au physique et si le corps de ce quasi-géant semblait appartenir à un de ces soldards du moyen âge taillés à coups de hache dans un bloc solide, son esprit bourru, cauteleux, quelquefois humoristique, mais toujours hargneux et méchant en faisaient un personnage peu abordable et dont la griffe et la dent étaient trop souvent féroces pour ses ennemis, voire même ses amis, présents ou absents.

Bismarck avait gravi tous les échelons séparant un obscur hobereau prussien du poste de chancelier de l'empire, de duc et de prince. Pendant vingt ans il connut tous les enivrements de la gloire d'où, un jour la volonté de son jeune souverain et élève le précipita.

Le chancelier détestait la France et les Français, qui le lui rendaient bien, du reste.

Descendu pour la première fois à Paris, en 1857 et en pleine splendeur de l'Empire, il passait le temps qui lui laissaient ses travaux diplomatiques à s'ennuyer royalement ; trouvant les parisiens "étroits et bornés" (1) et ne prenant au sérieux ni l'empire, ni l'empereur, ni rien que son pays allemand.

Allemand, Bismarck le fut pleinement et par la forme de son esprit et par sa vie même, qu'il fut étudiant, diplomate ou chancelier, et quand, après avoir connu toutes les jouissances d'un pouvoir quasi-absolu, il fut cassé aux gages, comme un laquais, par un jeune souverain avide lui-même de pouvoir, il ne fut plus qu'un mécontent aigri outre mesure par la perte irréparable de cette toute puissance qu'il croyait bien ne devoir lui échapper qu'avec la vie.

Retiré dans son burg de Friedrichsruh, royal cadeau de Guillaume Ier payé 4 millions sur la rançon française, il se bornait à recevoir les délégations de notables, d'habitants de tous les coins de l'empire, ainsi que, les reporters avides de tirer quelque interview de celui qui avait été le chancelier de fer.

Revêtu d'un veston de grosse étoffe, coiffé d'un chapeau en feutre mou

à larges bords, une cravate blanche sur une chemise non empesée, tenant en mains un bâton noueux, il arpentait les allées de son vaste domaine, presque toujours suivi de ses deux chiens, féroces molosses constituant sa dernière garde du corps.

Dans les derniers mois de sa vie, devenu presque impotent, il s'asseyait, tel un bon bourgeois, à la porte de son domaine, humant la poussière de la route, les yeux vagues, semblant attendre une visite toujours différée.

Cette visite est venue : la mort qui, entrant dans la demeure du prince, a abattu ce robuste octogénaire.

Cette mort est, pour l'Allemagne, un deuil national, que la France respecte mais auquel elle ne saurait s'associer en aucune façon.

LOUIS PERRON.

#### LA LUMIÈRE DU MONDE

A Pesth, par une soirée fort obscure, un porteur de lanterne demandait à un dictateur s'il fallait l'éclairer. "Non, répond celui-ci, je suis moi-même la lumière du monde. — Eh bien ! dit l'homme aux lanternes, on devrait bien vous suspendre au bout de cette rue, qui est si obscure." On prétend que ce jeu de mots a coûté cher à son auteur. Avis aux langues trop légères.



UN VISITEUR A FRIEDRICHSRUH.